

L'exposition personnelle d'Aramis Kalay au centre de la culture turque Aziz Sancar aux États-Unis
İrem Mirza > P. 12



Quand les tilleuls s'épanouissent

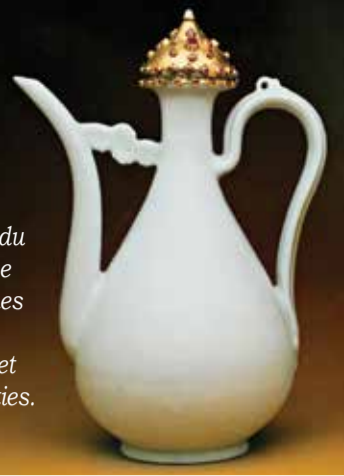
L'année dernière, à cette époque de l'année, alors que je me promenais, l'odeur du tilleul au coin de la rue m'a ramené à mon enfance.

Merin Sever > P. 7

Porcelaine chinoise du palais de Topkapı

Le patrimoine de la porcelaine chinoise du musée du palais de Topkapı se constitue d'une importante collection de céramiques chinoises, qui est incluse dans de nombreuses collections à travers le monde, et comprend des exemples de trois dynasties.

Dr. Sühendan Kumcu > P. 8



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Ebru Erbaş remporte le premier prix de la traduction de l'Institut français en Turquie

Dr. Mireille Sadège > P. 6

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 197, Août 2021

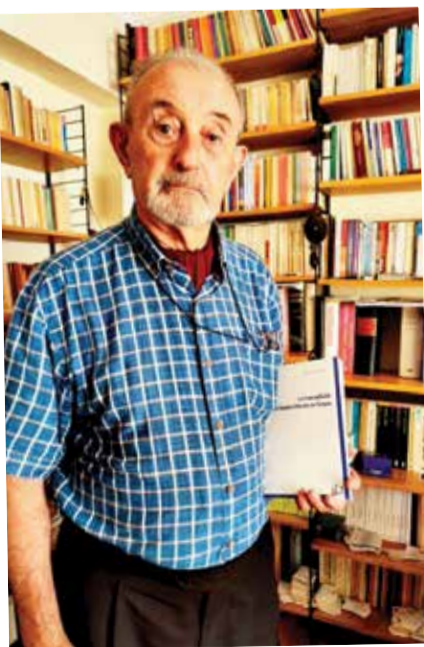
Une vie dédiée à la francophonie

En juillet, j'ai rencontré Ekrem Aksoy, mon professeur au département de traduction et d'interprétation anglais-français de l'Université Bilkent où il assure le cours « Introduction à la traduction ». Ekrem Aksoy est l'un de ces professeurs inoubliables qui laissent un bon souvenir à chacun de ses étudiants. Avec son nouveau livre « La francophonie dans l'espace littéraire en Turquie », il a ajouté une nouvelle réussite à sa vie pleine de succès. Afin d'aborder son nouvel ouvrage ainsi que la francophonie en Turquie, il m'a convié dans le bureau débordant de livres de sa maison. Rencontre.

Qu'est-ce qui vous a poussé à consacrer votre vie aux langues et à la littérature ?

Pour cela, je suis très reconnaissant envers mes deux professeurs de l'enseignement secondaire, dans les années 1950, Mme Nezahat Mısırlıoğlu (professeur de français) et M. Fahri Uzun (professeur de littérature).

Pouvez-vous nous parler de votre intérêt pour la langue française ainsi que de vos activités liées à la francophonie ?



> P. 9

M. Godon : « L'accueil des étudiants internationaux est un atout pour le rayonnement international de la France »

Dans cette deuxième partie, M. Godon évoque les enjeux liés aux échanges universitaires entre la France et la Turquie. En dépit de sa complexité, le système universitaire français continue d'attirer des étudiants turcs soucieux d'acquérir une autonomie et de bénéficier d'une pluridisciplinarité. Un enjeu majeur pour la France, qui invite à continuer de développer ces partenariats à l'avenir.



Qu'est-ce qui fait l'attractivité du modèle français auprès des étudiants turcs ?

Même si les lycées bilingues labélisés, pour la plupart des établissements historiques prestigieux, assurent avec le lycée Galatasaray une réelle valorisation du français en Turquie, la Turquie n'est pas un pays francophone et le modèle dominant dans le monde universitaire reste le modèle anglo-saxon. La langue est souvent au centre des enjeux de mobilité et le choix du français comme langue d'étude n'est pas un fait acquis.

Sur près de 8 millions d'étudiants en Turquie, quelque 4 000 Turcs étudient en France. La France est ainsi le septième pays d'accueil des étudiants turcs après les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie et l'Espagne. Il y a donc une marge de

progression importante. Je précise que ces données sont celles d'avant la pandémie et que la France, à la différence d'autres pays, s'est particulièrement et très positivement distinguée en gardant ses frontières ouvertes aux étudiants étrangers. La plupart des universités françaises ont joué le jeu et nous avons réussi à répondre à la plupart des demandes d'inscription.

Quelles sont les raisons qui poussent les étudiants turcs à partir en France ? S'agit-il d'une volonté de quitter définitivement leur pays ou de se former à l'étranger pour mieux revenir ?

Certes, le modèle universitaire français repose essentiellement sur des établissements publics, avec des frais d'inscriptions attractifs, mais c'est un objet de choix parmi d'autres.

> P. 3



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

« Yok çünkü telafisi »¹ un livre de Zeynep Göğüş

> P. 5



Retour sur...

Le pass sanitaire, nouveau cauchemar des Français de l'étranger, Gisèle Durero-Koçoğlu, P. 2

Un troisième enfant pour corriger les erreurs politiques, Nada Abou el amaim, P. 4

Si la Turquie savait... Si Istanbul pouvait..., Eren M. Paykal, P. 9



Le musée Pera fête son 16^e anniversaire ! > P. 10

28^e Édition du Festival de jazz d'Istanbul > P. 12





Dr. Olivier Buirette

De tout temps, Genève fut une ville de rencontres internationales, et par un temps superbe ce mercredi 16 juin 2021, la cité helvétique fut de nouveau la capitale de la diplomatie mondiale puisque le nouveau président des États-Unis, le démocrate Joe Biden, a eu sa première entrevue avec Vladimir Poutine, maître incontesté de la Russie depuis plus d'une vingtaine d'années. La rupture de style fut le premier élément le plus équivoque. En effet, comment oublier les postures diverses et trublions d'un Trump face à un Kremlin que l'on présentait alors comme plus manipulateur que jamais ?

La plupart des commentateurs devaient aussi rappeler que c'est à Genève qu'eut lieu l'une des premières rencontres entre Gorbatchev et Reagan en 1986 dans le cadre des débuts de la fin de la guerre froide. Rappelons-nous alors de la situation de l'époque où l'on ne savait rien ou presque de ce jeune Gorbatchev (54 ans à peine lors de son arrivée au pouvoir en 1985), héritier d'une guerre froide qui avait connu des phases critiques lors des dernières années, et où Reagan, champion du « trumpisme » de l'époque, ancien acteur de western à Hollywood, puis gouverneur de Californie, avait sans hésité qualifié l'URSS d'« Empire du mal » quelques années auparavant (1983).

Après la montée des tensions en 2021 — le président Joe Biden a notamment qualifié Vladimir Poutine de « tueur », tandis que de vives tensions en mer

Nouvelle détente ? Nouvelle guerre froide ?

État des lieux après le sommet de Genève Poutine - Biden du 16 juin

Noire en avril dernier ont été observées en marge de la guerre du Donbass —, le monde ne pouvait que saluer le dialogue retrouvé. Même si peu de détails ont filtré de cet entretien bilatéral, il est apparu que de part et d'autre on devait poser les « lignes rouges » à ne pas franchir entre les deux États. Pour les États-Unis : pas d'ingérence d'ordre informatique-cybernétique provenant de Moscou, ce qui fait notamment écho au fait que les services russes auraient permis la victoire de Trump en divulguant de fausses informations sur Hillary Clinton, son opposante démocrate dans la course à la présidentielle. Pour Moscou : un rappel très clair des limites des zones d'influences « traditionnelles » des deux « superpuissances », notamment en Europe, pas de discussion sur la réannexion de la Crimée, suivre les choix initiaux pour sortir de la guerre du Donbass, pas de nouvelles extensions des adhésions à l'OTAN en Europe — soit un « non » aux candidatures moldave et ukrainienne par exemple.

Ces lignes rouges sont apparues clairement lors de l'entrevue de Genève, et si Biden ne donna pas de conférence de presse — il l'avait annoncé au préalable —, celle que donna Poutine résume assez bien ces points ainsi que les analyses des divers observateurs.

À présent, la question concerne la suite, car tout ne se limite pas à une sorte de nouvelle « vraie fausse guerre froide européenne » et le monde n'est plus bipolaire, mais multipolaire et très complexe à gérer. Est-ce pour cela que la Russie est toujours cette « simple puissance régionale » qu'évoquait Barack Obama lors d'un discours en 2014 ?

Il est clair que depuis le rythme des relations internationales s'est encore accéléré et que les enjeux ont encore changé, ce qui a aussi permis de réintroduire la Russie dans d'autres zones d'influences (Libye, Syrie, Arménie). Ceci fera certainement partie des enjeux de ces nouveaux équilibres internationaux auquel Genève a ouvert la voie ainsi que toute la série de rencontres internationales qui ont eu lieu entre la fin juin et le début juillet de cette année.

Moscou reste en tout état de cause très cabré sur les lignes rouges qu'il a pu montrer tant en Asie centrale que dans le cœur de la « vieille Europe ». D'autres événements amèneront sans doute le Kremlin à affiner encore cette carte. Et, rappelons-le, même s'ils ont beaucoup évolué notamment en ce qui concerne les peuples d'origines albanaises, les Balkans demeurent une zone instable et précisément l'une de ces fameuses

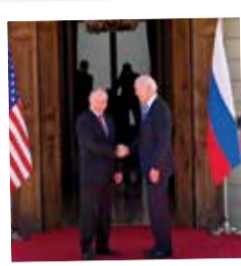
lignes rouges, points de télescopes stratégiques de ce temps des « grandes et moyennes puissances ».

Si l'on regarde au-delà, il y a l'Asie et ses enjeux dont le point le plus épineux reste celui de Taiwan, tandis que la Chine, qui vient de fêter les 100 ans du PCC, sera plus que jamais une des données des relations internationales de ces années 20 qui commencent...

Du point de vue russo-américain, on peut dire, pour simplifier, que Biden demande à ce que l'on solde la « période Trump » beaucoup trop illisible et trublionne qui perturba tout le système diplomatique. Sur cette base et à partir de l'établissement d'un principe de non-ingérence clair et net, notamment dans les affaires électorales des pays concernés, des relations de bon voisinage pourraient alors être établies.

Côté russe, les lignes rouges semblent avoir été définies le plus clairement possible par Moscou et toutes formes de coopération seraient souhaitables afin d'éviter de sortir des nouveaux cadres définis. On notera comme grand symbole que les échanges de diplomates entre les deux pays ont repris à la suite de cette conférence de Genève. Ceci ne peut être que d'excellents signes de revoir les ambassades rouvrir à Washington et Moscou.

Cela sera donc la tâche et tout l'art de Sergueï Lavrov et d'Antony Blinken de tracer ce nouveau chemin dont on espère que Genève sera l'une des étapes majeures !



Gisèle Durero-Koseoglu

Si la crise de la Covid-19 n'a épargné personne, elle a aussi généré des sources de complications inédites pour les Français de l'étranger établis hors d'Europe, qui n'en étaient déjà pas exempts. Et voilà que, lorsqu'arrive enfin le moment tant espéré des retrouvailles avec la famille, se dresse devant eux le nouvel épouvantail du pass sanitaire qui, dès le 1^{er} août, va devenir indispensable pour mener une « vie normale » en France. Certes, le ministre du Tourisme a déclaré se pencher sur le sujet. Mais nous attendons des décisions rapides et efficaces, sinon, nous serons victimes d'une discrimination de plus !

Car n'oublions pas que nous, Français de Turquie, avons déjà subi de nombreuses injustices !

D'abord, ce fut, en janvier 2021, la mesure nous stigmatisant en nous imposant un motif impérieux pour entrer

Le pass sanitaire, nouveau cauchemar des Français de l'étranger...

dans notre propre pays ; ensuite, ce fut l'obligation de la quarantaine de dix jours en dépit des deux tests PCR négatifs imposés avant et après le voyage. En ce qui me concerne, après mon arrivée en France début juin, la gendarmerie est venue me contrôler quatre fois, ce qui a suscité la défiance de mes voisins se demandant à juste titre pourquoi les forces de l'ordre me rendaient visite un jour sur deux. Et maintenant, nous courons le risque de ne pas obtenir de pass sanitaire étant donné que nos vaccins n'ont pas été injectés en France ou n'y sont pas homologués !



Serons-nous pénalisés pour avoir été trop obéissants et avoir fait preuve de civisme ? En effet, dès le printemps, il a été conseillé aux Français de l'étranger de se faire vacciner, lorsque c'était possible, dans leur pays de résidence. Pour les résidents en Turquie, dont je fais partie, ce fut donc le vaccin chinois, puisque jusqu'en mai, seuls les soignants bénéficiaient d'autres produits. Or, comme il n'est pas reconnu par la France, nous ne pouvons pas, pour le moment, obtenir de pass sanitaire. Je me suis rendue dans différents centres de vaccination dans le but, soit de faire valider mes vaccinations soit d'obtenir un rappel me permettant d'accéder à l'incontournable laissez-passer. Mais les médecins concernés, après avoir examiné d'un air suspicieux mon pass vert, dont ils ont trouvé la forme très esthétique, n'en ont pas moins déclaré le fond nul et non avenu. J'ai ainsi découvert avec stupeur que la condition pour obtenir

le sésame était d'avoir été vacciné en France ! Pourtant, est-il utile de rappeler au passage que beaucoup de Français de l'étranger sont astreints, pour conserver leur sécurité sociale française, à de fortes cotisations, plus élevées que celle de leurs compatriotes ?

Sans pass sanitaire, nos difficultés de déplacement entre la Turquie et la France risquent encore de s'aggraver et nous tomberons de Charybde en Scylla. Le séjour en France, tant attendu après une longue période d'empêchements, ne risque-t-il pas de se transformer en cauchemar s'il faut présenter un test PCR négatif de moins de 48 heures chaque fois que l'on envisage un autre programme que celui de rester cloîtré ? On espère donc que le gouvernement nous proposera vite une solution, y compris à celles et ceux ayant reçu des vaccins différents, sinon, il risque de nous transformer, une fois de plus, en citoyens de seconde zone !

M. Godon : « L'accueil des étudiants internationaux est un atout pour le rayonnement international de la France »

(Suite de la page 1)

Les universités françaises ont grandement réformé leur politique d'ouverture à l'international en développant des partenariats, en s'inscrivant pleinement dans l'Espace européen de la recherche, en homogénéisant la structure des diplômes universitaires dans le cadre du processus de Bologne (rapprochement des systèmes d'études supérieures européens amorcé en 1998 et qui a conduit à la création en 2010 de l'espace européen de l'enseignement supérieur, constitué de 48 États) auquel adhère également la Turquie. Et depuis quelques années, on assiste à un accroissement des cursus en anglais, avec plus de 1 700 programmes consistant notamment en des Masters très spécialisés, très attractifs en termes d'insertion professionnelle. Quant à la mobilité des étudiants après leurs études, elle dépend de plus en plus du marché du travail. Un jeune qui se dirige vers le secteur de l'ingénierie, du médical, de l'agronomie ou le génie industriel, bénéficiera de ses études en France auprès de ces secteurs dynamiques en Turquie, où les entreprises françaises sont bien représentées.

Quels sont les enjeux, pour la France, concernant ces mobilités étudiantes ? Comment participent-elles au rayonnement de la francophonie ?

La France est, au niveau mondial, le cinquième pays d'accueil pour les étudiants internationaux. L'accueil des étudiants internationaux est un atout pour le rayonnement international de la France. C'est également un indicateur fort de l'attractivité scientifique du pays et de sa capacité à être identifié comme un acteur majeur de l'enseignement supérieur et de l'insertion professionnelle, notamment dans le monde économique et industriel francophone. Aussi, la France compte doubler le nombre d'étudiants internationaux d'ici à 2027, pour atteindre les 500 000, en développant une stratégie fondée sur une meilleure visibilité et un accueil de qualité. La campagne de communication portée par Campus France « Bienvenue en France », lancée en 2018, s'inscrit dans ce cadre. Le renforcement des services Campus France avec, par exemple, l'ouverture hors Paris de cinq délégations régionales à Lyon, à Marseille, à Montpellier, à Strasbourg et à Toulouse apportant un service local aux étudiants étrangers fait partie de cette stratégie d'attractivité.

Des universités d'excellence existent en Turquie. Quelles sont les différences entre le modèle de ces universités et celui que proposent les établissements français ?

Avec l'harmonisation académique européenne à laquelle participe la Turquie, les différences tendent à se réduire. Néanmoins, le système de l'enseignement supérieur français reste complexe et parfois opaque pour les étudiants internationaux. Entre les universités et les grandes écoles, les filières professionnelles bénéficiant d'un diplôme différent, il est par-

fois difficile de s'y retrouver. Si l'on parle de l'université, l'une de ses forces s'avère l'acquisition d'une autonomie, le développement des capacités d'analyse et de synthèse, l'interdisciplinarité, en résumé des atouts favorisant la recherche fondamentale, alors qu'en Turquie cette recherche est plus appliquée.

Ces universités d'excellence en Turquie sont-elles accessibles aux jeunes turcs ?

On dénombre plus de 200 universités en Turquie, dont plus de 70 « privées », de fondation, un chiffre en pleine croissance depuis les années 2000. L'année 2006 correspond au lancement du plan « Universités de Recherche » par la Turquie, avec pour objectif de maîtriser sa propre recherche scientifique dans des secteurs stratégiques. De fait, la Turquie présente d'excellentes universités publiques comme İTÜ, ODTÜ, Istanbul, Ankara, Gazi et j'en passe, dont les cursus sont accessibles en fonction des résultats au sortir du lycée. L'Université Galatasaray présente la particularité d'un enseignement majoritairement en français, fondée sur un accord de coopération entre nos deux pays. Des universités privées prestigieuses, comme Koç, Sabancı ou encore Bahçeşehir, misent sur un modèle anglo-saxon. Pour ces dernières, même si des bourses existent, les frais d'inscription ne sont pas à la portée de toutes les familles.

Avez-vous des retours concernant le ressenti et l'intégration des étudiants turcs au sein des universités françaises et de la société ?

Les retours que nous avons, soit de nos boursiers turcs, soit de certains étudiants qui restent en contact avec Campus France Turquie sont, très majoritairement, positifs. Entre la découverte de la culture et de l'environnement français et une tradition française d'accueil, les étudiants turcs en France se sentent bien intégrés.

Ces partenariats ne sont pas à sens unique. Il existe aussi des Français qui partent étudier en Turquie, notamment dans le cadre du programme européen Erasmus.

Les étudiants les plus représentés en Turquie en 2020 sont ceux venant soit de pays en guerre (Syrie, Iraq, Libye), soit de pays voisins, soit de pays turcophones, binationaux d'Allemagne inclus. Les Erasmus français sont souvent des binationaux maîtrisant le turc, les francophones s'orientant le plus souvent vers l'Université Galatasaray ou bien dans des filières anglophones. Alors qu'environ 2 000 étudiants turcs partent en France chaque année, moins de 1 000 Français s'inscrivent en Turquie.

Comment se déroule la mobilité étudiante en cette période de crise sanitaire ?

Avec la pandémie qui affecte grandement la mobilité, nous sommes amenés à travailler étroitement avec les services des visas du Consulat général à Istanbul et de la cellule consulaire de la Chancel-

lerie à Ankara, afin de fluidifier autant que possible cette mobilité qui fonctionne par à-coups, au gré des confinements et des restrictions aux frontières. Les efforts combinés avec les services de l'Ambassade de France et du Consulat général a d'ailleurs permis d'identifier et d'apporter conseils et assistance aux étudiants, notamment Erasmus, bloqués en Turquie au printemps dernier, mais également d'organiser le départ vers la France de l'ensemble des étudiants turcs inscrits dans les universités françaises. Cette situation nous a poussés à mettre en place une stratégie de communication et de services en ligne auprès des lycées et universités, et de dématérialiser l'ensemble de la procédure d'inscription, entretiens compris. Il ne fait aucun doute qu'à l'avenir nous continuerons à développer ces outils dématérialisés qui nous permettent de toucher un bien plus large public sur l'ensemble du territoire turc.

À quelles difficultés êtes-vous confrontés dans la réalisation de vos missions professionnelles ?

La coopération scientifique nécessite du temps : pour tisser des réseaux puis des partenariats, puis les accompagner dans leur recherche de moyens. Sans parler de la valorisation de ces coopérations. Mon obstacle principal est donc le temps qui file ! Autrement, l'envie des chercheurs turcs, mais également de nos homologues au TÜBİTAK, de travailler avec les chercheurs et les universités françaises



est très forte. C'est un véritable atout pour nos deux pays, car les relations scientifiques et universitaires sont des gages de rapprochement et d'entente qui dépassent les fluctuations conjoncturelles des relations bilatérales. Une coopération scientifique fructueuse ainsi qu'un accroissement des échanges universitaires via la mobilité étudiante participent aussi à dynamiser un environnement économique et industriel entre la France et la Turquie.

Quels sont vos projets quant aux partenariats universitaires entre la France et la Turquie ?

Nos efforts portent sur l'identification de thématiques au bénéfice de nos deux pays, permettant d'établir des relations scientifiques pérennes. Les objectifs du Pacte Vert pour l'Europe forment une base de convergences claires entre la France et la Turquie, et permettent de se porter sur un très grand nombre de disciplines universitaires, industrielles et commerciales. La stratégie consiste à rechercher l'efficacité au travers de partenariats déjà existants et à la mise en relation d'équipes de recherches ayant des atouts complémentaires. Partir des acteurs de la recherche permet de définir la colonne vertébrale de futurs partenariats institutionnels, et non l'inverse.

* Propos recueillis par Ryan Tfaily



Un troisième enfant pour corriger les erreurs politiques

Moins d'enfants, plus de personnes âgées ; l'empire du Milieu vieillit. Pour inverser cette tendance, le gouvernement chinois a levé en mai dernier la politique des deux enfants, et autorise désormais les couples à avoir jusqu'à trois enfants. Cette décision intervient après que le recensement décennal, publié en début d'année par le ministère chinois de la Sécurité publique, a montré que la population chinoise a enregistré son augmentation la plus lente depuis la fondation de la Chine communiste en 1949. Si le pouvoir se vantait d'avoir évité environ 400 millions de naissances en 35 ans grâce à la politique de l'enfant unique, il en paie aujourd'hui le prix.



Sur fond de crise démographique, l'accueil de la loi a été sans euphorie de la part du peuple chinois pour qui la limitation de la reproduction doit s'accompagner de mesures de soutien et d'aides pour les familles. Dans ce pays où la sécurité sociale et économique est encore déficiente, peu de familles souhaitent avoir davantage d'enfants. Cette nouvelle traduit une inquiétude des dirigeants chinois face à la crise du taux de natalité et du vieillissement de la population qui risquent de se poursuivre. Elle traduit aussi un constat d'échec total de la politique d'assouplissement de 2015 qui a mis fin à la limitation d'un enfant unique par famille. Autorisé à avoir un enfant, puis deux, puis trois, le peuple chinois n'est plus charmé par ces assouplissements qu'il juge incohérents avec son temps. Là-bas, la priorité est donnée à la qualité de vie. Dès lors, les raisons de cette réticence sont multiples : le coût considérable des logements, de la santé et de l'éducation, les politiques trop faibles d'aide à la famille, les maternités misérables, la rétrogradation au sein de leur travail. Pékin avait promis, sans rentrer dans les détails, de réduire les coûts de l'éducation et de renforcer les aides aux logements, mais, pour le moment, aucune mesure concrète n'a été annoncée.

l'enfant unique est finalement abandonnée en octobre 2015 pour laisser place à l'autorisation officielle d'un second enfant afin d'éviter que le vieillissement de la population ne fragilise le développement économique du pays. Mais le baby-boom tant attendu n'a finalement pas eu lieu, et le taux de natalité est en constante chute libre. Selon le ministère chinois de la Sécurité publique, on comptait 17 millions de naissances en 2017 avant que ce chiffre ne retombe à 10 millions en 2021. Véritable bombe à retardement, cette chute menace la Chine de se retrouver en manque de travailleurs. Un constat paradoxal pour ce qui est, et ce qui a longtemps été, le pays le plus peuplé du monde. Selon le Bureau National des Statistiques, près de 30 % de la population chinoise aura plus de 60 ans en 2050. Ironie du sort, les décisions politiques en faveur de l'économie ont poussé le pays vers une disparité démographique importante. Ce que les dirigeants chinois craignaient pour la croissance économique dans les années 1970, avant la mise en place des politiques natalistes, est aujourd'hui devenu une réalité qui résulte de ces mêmes politiques. Alors, pour prévenir une pénurie de main-d'œuvre et une explosion des frais médicaux, et dans l'optique de rééquilibrer

la démographie, le gouvernement chinois a donné son feu vert pour fixer le nombre maximal d'enfants à trois par famille. Aujourd'hui, le peuple chinois se pose des questions sur la motivation du gouvernement après l'adoption de cette nouvelle loi : faut-il le voir comme un cadeau fait à la population ou comme une urgence économique ?



les personnes âgées. Cette sélectivité a entraîné au fil des années un déficit de jeunes femmes et une très forte disparité dans le ratio des sexes déclarés à la naissance. Impossible de mettre un chiffre sur ces enfants inexistantes aux yeux de l'État chinois. On les appelle les « enfants fantômes » ou encore les « enfants noirs ». Ils se retrouvent aujourd'hui sans statut et n'ont donc pas accès, du moins officiellement, à l'éducation, à la santé et à l'emploi. Pour tous ces enfants invisibles qui ne disposent d'aucun droit, la modification de la politique des naissances représente un espoir et un premier pas vers la reconnaissance de leur état civil. Les politiques natalistes de ces dernières décennies ont laissé réapparaître de nombreux phénomènes sociétaux concernant notamment le statut des femmes et la reconnaissance des enfants fantômes, qui mériteraient leur place dans le débat public, mais qui restent des notions taboues et encore trop lourdes pour le Céleste Empire.

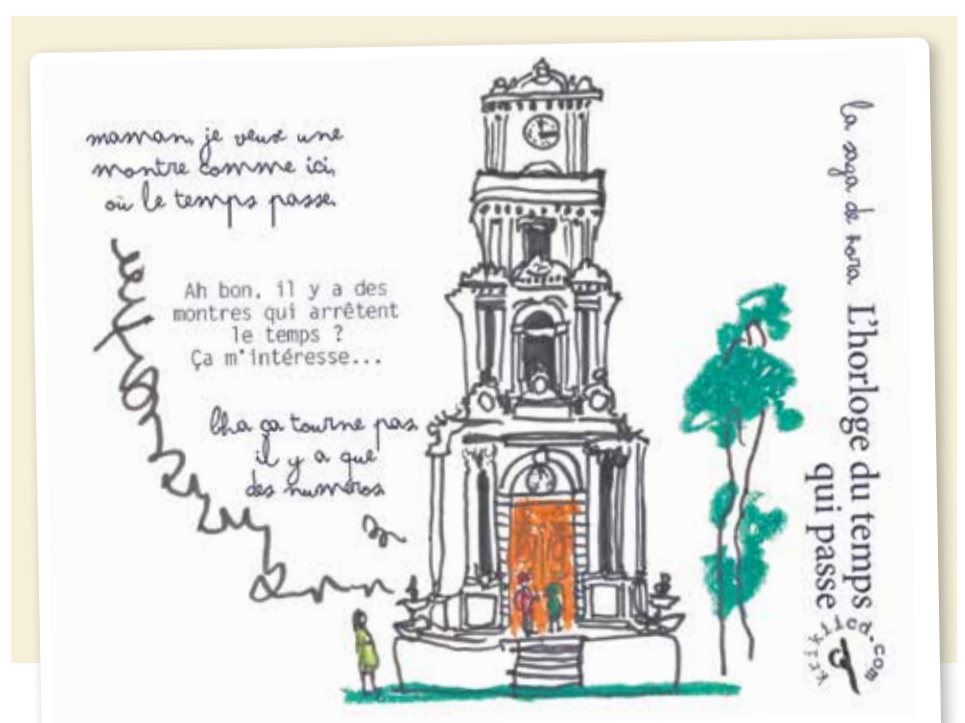
Un scandale sociétal

Depuis 1979, pour faire respecter la loi, les autorités emploient des moyens radicaux, comme des stérilisations forcées ou des amendes, dans le meilleur des cas, parfois exorbitantes. En 2013, une mère de famille a été condamnée à verser au planning familial 330 000 yuans, soit près de 40 000 euros, pour avoir eu un second enfant. Mais dans le pire des cas, ces contrôles arbitraires des naissances peuvent conduire à des situations dramatiques : avortements forcés, enfants nés dans le secret, enfants abandonnées, etc. Bien que ces pratiques soient courantes, davantage dans les zones rurales que dans les grandes villes, le gouvernement ferme les yeux. Néanmoins, cet aveuglement volontaire ne fait qu'augmenter les dangers qui découlent de ces méthodes non encadrées. Dans les nombreux cas de familles où des enfants naissent dans le secret, la priorité est donnée aux garçons, qui représentent une sécurité économique garantie pour



Crédit photos : Lisa Browne @caputuringthefabulise

* Nada Abou el amaim





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Chaque année, pour le numéro d'août, j'aime écrire un éditorial en parlant de livres à lire durant l'été. Néanmoins, ce ne fut pas le cas les deux dernières années en raison de l'actualité. Cette année, j'aimerais vous faire découvrir un livre que j'ai emporté partout avec moi pendant un mois et demi à travers l'Europe ; mais pas à Bruxelles, cette ville où se déroule ce roman qui nous emmène dans les coulisses de l'Union européenne, nous fait découvrir une époque récente de l'Histoire ainsi que la migration d'intellectuels turcs vers l'Europe dans des conditions forcées.

Avec ce livre, l'écrivaine a montré la vision sociale et la

« Yok çünkü telafisi »¹ un livre de Zeynep Göğüş

réalité qui manquent à la Turquie d'aujourd'hui, et qui ne peuvent s'expliquer par une étude sociologique, du point de vue d'un écrivain turc européen moderne.

Bien que Murat, le correspondant d'un grand journal turc, le personnage principal et le narrateur, vive temporairement en Europe, il est constamment dans la recherche, sans oublier son passé, et ce malgré son adaptation aux conditions du pays dans lequel il vit.



À travers ce roman, nous pouvons naviguer dans la récente histoire de la Turquie grâce à un petit meuble conçu comme une table à raser et acheté au marché aux puces de Bruxelles. Ce petit meuble fabriqué sous Abdülhamid, l'un

des derniers grands sultans de l'Empire ottoman et qui a régné pendant plus de 33 ans (1876-1909), nous fait découvrir des relations familiales complexes et enfouies dans les ténèbres de l'Histoire. Ainsi, c'est une histoire policière mêlant un amour passionnel qui nous emmène jusqu'à la fin du roman !

Ce livre est un voyage vers les racines des intellectuels turcs tout en décrivant une époque, les expériences des acteurs de cette période et le regard de l'Europe et des Européens sur la Turquie et les Turcs dans le cadre des relations entre la Turquie et l'UE.

Je ne veux pas entrer dans les détails de ce livre, mais je tenais à dire que j'ai beaucoup



apprécié ce livre que j'aimerais aussi découvrir dans la langue de Molière. D'habitude, je surligne certaines lignes que j'estime importantes des livres que je lis, mais pour la première fois, j'ai aussi surligné de stable le titre et le mot « fin ».

Quant à Zeynep Göğüş, l'auteure du livre, c'est une ancienne journaliste très connue. Elle fut correspondante à Bruxelles et a remporté le prix Yunus Nadi en 2019 pour son premier roman « Işık Ülkesinden »². Alors qu'elle poursuit son aventure romanesque, « Yok çünkü telafisi » est son troisième roman.

Pour conclure, le timing du livre est parfait, mais il sera encore mieux compris dans dix ans.

¹ « Parce qu'il n'y a pas de compensation »

² « Du pays de la lumière ».



Meliha Serbes

MODE

Céline, déesse des sacs

En été, quand vous voyez une tenue soigneusement composée sur les plages grecques, à Miami, dans les rues de Paris ou dans n'importe quel endroit du monde, vous entendrez probablement dire que son sac est un Céline.

Les sacs en paille Céline, qui se marient avec des tons beiges ou avec une robe dans les tons verts, ne vieillissent pas. Les sacs en cuir, qui ne se démodent jamais, font partie des accessoires qui n'ont pas besoin de description à mon avis.

La marque a été fondée en 1945 par Céline Vipiana. Elle fut créée pour concevoir de la maroquinerie. Cette année-là, Céline était connue comme la « fabricante de bottes pour enfants ». Avec son mari Richard, ils ont ouvert un magasin de chaussures en cuir pour les enfants à Paris et ils ont réussi. Au cours des années suivantes, la gamme de chaussures a été élargie pour les mères. Cependant, ce n'est qu'en 1960 que sont apparus des accessoires pour la maroquinerie tels que des gants, des sacs ou des mocassins. Céline, qui célèbre désormais ses 76 ans, est l'une des marques les plus performantes du groupe Louis Vuitton en maroquinerie (LVMH).

Si les lettres CC ou GG sont utilisées par Gucci et Chanel, Céline a utilisé les deux lettres C inversées. Mais il y a une histoire ici. Les lettres CC ont été dessinées avec un blason inspiré des chaînes entourant l'Arc de triomphe de la place Charles-de-Gaulle.

La PDG de la marque depuis quatre ans est Séverine Merle. Les directeurs artistiques et les designers de la marque ont changé au fil du temps, mais c'était toujours de grands noms à l'instar de Phoebe Philo, de Hedi Slimane, de Roberto Menichetti et de Michael Kors.



Parmi les sacs les plus connus et les plus mémorables des années passées, on peut évoquer le Poney, le Boogie (2002), le Classic (fin 2009), le Luggage (2010) et le « médecin » (été 2011). Cette année et l'année dernière, c'était la ligne Triomphe, avec ses modèles classiques et en toile. On a aussi beaucoup vu la collection Plein Soleil dans les phénomènes Instagram et au bras de mannequins de renommée mondiale.

Bien sûr, mon préféré est le sac en cuir « Belt bag Calfskin ». Avec ses couleurs et son cuir de qualité, c'est un sac qui ne se démodera jamais et qui durera toute une vie.

Mais si vous voulez des pièces d'époque, vous devriez certainement jeter un œil aux sacs nommés Ava et à la collection Marin.

Je n'ai pas évoqué la collection pour hommes, car je trouve que les collections pour les femmes sont plus réussies. Cependant, les vestes en cuir et les chaussures sont très affirmées dans la collection destinée aux hommes. Céline est une marque unique qui se démarque par sa qualité.



Ali Türek

Qui manie la loi ?

Vous savez, maintenant, qu'au milieu de l'été, les lignes de mes chroniques aiment revenir sur un terrain bien particulier : le droit, tout puissant, si invincible ! Ce mélange entre l'insouciance estivale et le sérieux me paraît être le marqueur de ces temps-ci. L'année dernière, je consacrais un article sur la loi, plus précisément sur ce qu'elle pouvait encore faire. L'année écoulée n'a fait que souligner le constat amer de ces lignes.

Au début, cet acte souverain qu'était celui de « légiférer » prévoyait, préparait et formait le futur et sa société. Elle protégeait, contraignait, garantissait dans une perspective de progrès. Expression ultime de la volonté générale, la loi était reine, elle était « bâtisseur ».

Mais, elle avait abandonné cette perspective tout comme sa force transformatrice depuis bien longtemps. Elle ne faisait au mieux que rattraper un temps perdu, encadrant des pratiques déjà bien ancrées dans la société. Ou encore, elle était purement et simplement dans une logique de répression et de régression...



Encore aujourd'hui, à la relecture de ces lignes, la loi paraît être loin derrière la société.

Mais, à cet instant précis, on pourrait se poser une autre question bien plus importante que celle qui consiste à savoir qui fait la loi : qui la manie ? Quelles sont les qualités fondamentales de celles et ceux qui l'appliquent ? La technique, l'interprétation, une vision plus globale de la société dans laquelle nous vivons ?

Certes, le droit c'est cet ensemble composé de codes et de normes qui impliquent une logique particulière et qui nécessitent une technique impeccable. Mais ce n'est pas tout. La force du droit vient indubitablement de sa place au cœur des liens sociaux. En ce sens, il a et remplit une fonction sociale, voire politique, dans une société.

Ignorer les deux faces du médaillon du droit est grave et m'a toujours rappelé ce petit texte que j'avais lu en turc. Un jeune et brillant élève passe un examen de biologie au collège. Son exposé est brillant sur un organe si banal : l'œil ! Il décrit méticuleusement l'anatomie de l'œil et éblouit l'ensemble de ses professeurs par sa connaissance approfondie des propriétés de l'œil humain. À la fin de l'oral qui lui promet la meilleure note, un membre de jury souhaite terminer par une touche d'humour et lui demande à quoi sert un œil ! Cadeau pour obtenir 20 sur 20... Et à ce moment-là, le brillant élève se tait. La question le bouscule. Elle vient de là où il n'a pas révisé. Déboussolé, le petit montre son ventre et répond « à digérer »...

J'ai connu de nombreuses personnes qui manient les codes, interprètent les normes, appliquent des règles de droit. C'est un grand arsenal humain composé des dizaines de métiers juridiques et je me demande trop souvent si l'on ne serait pas dans un monde où l'on serait capable de situer l'œil à la place de nos ventres !

En fin de compte, « qui manie la loi ? » Une question importante de notre temps !



Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Ebru Erbaş remporte le premier prix de la traduction de l'Institut français en Turquie

Diplômée du lycée français Notre-Dame de Sion, Ebru Erbaş a commencé la traduction dès ses années de lycée et n'a jamais cessé d'en faire. Lauréate de plusieurs prix pour ses travaux de traduction, elle revient pour nous sur sa passion envers ce métier et les difficultés liées à son exercice en Turquie. Rencontre.

Pouvez-vous nous parler de vous ainsi que de votre parcours ?

Née à Istanbul en 1972, je suis diplômée du lycée français Notre-Dame de Sion et du Département francophone de Sciences politiques et administratives de l'Université de Marmara. Après mes études, j'ai fait du journalisme de radio-télévision. J'ai réalisé des documentaires, dirigé des campagnes électorales, donné des services de consultation en communications et, de 2001 à 2018, j'ai poursuivi ma carrière chez Profilo Holding, en tant que coordinatrice de projets spéciaux.

Je traduis, édite et produis des éditoriaux depuis mes années de lycée, mais, depuis 2018, je m'occupe uniquement de la traduction littéraire.



En 2014, j'ai reçu le Prix littéraire Notre-Dame de Sion pour la traduction du roman d'Atiq Rahimi, *Maudit soit Dostoïevski* [Kahrolsun Dostoyevski]. Je suis aussi primée par le Prix littéraire NDS des Lycéens 2016, pour la traduction du roman de Romain Puértolas, *L'Extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea* [Bir İkea Dolabında Mahsur Kalan Hint Fakirinin Olağüstü Yolculuğu]. Je suis lauréate du Prix de la traduction İKSV Talât Sait Halman 2019, avec ma traduction de *Boussole* [Pusulula] de Mathias Énard. Enfin, je suis honorée de remporter le premier prix de la traduction lancé par l'Institut français en Turquie, avec le roman de Mahir Güven, *Grand Frère* [Ağabey].

Pour vous, que représente justement le prix de l'Institut français en Turquie ? Comment contribue-t-il au développement de la francophonie en Turquie ?

Les liens historiques et culturels entre la Turquie et la France sont très anciens et la francophonie a joué un rôle important dans la modernisation de la Turquie. Cette importance de la littérature française est toujours d'actualité. Le français continue d'être, derrière l'anglais, la langue la plus traduite vers le turc. Le nombre d'œuvres francophones

publiées en turc augmente chaque année grâce à la richesse de l'édition française et surtout aux efforts de ses acteurs comme les instituts français. L'apport des traducteurs est essentiel dans cette chaîne du livre et dans le tissage de ces liens culturels. Dans ce contexte, en créant un prix de la traduction francophone en Turquie, l'Institut français s'est engagé pour reconnaître ce rôle des traducteurs. Ce soutien et cet encouragement sont d'autant plus importants dans notre pays où les traducteurs travaillent dans des conditions très défavorables et où il manque de critiques littéraires spécialisés sur la traduction.

Pour nous, lycéens francophones, l'Institut français d'Istanbul a été notre espace de vie sociale et culturelle. Chaque jour, après l'école, on se retrouvait dans le jardin de l'Institut, on suivait l'agenda culturel, on se perdait dans sa bibliothèque. Pour notre génération, ça a été un point de repère dans la formation de nos goûts et de nos identités. Je suis donc d'autant plus émue d'être la première lauréate de ce prix. Je tiens à remercier Monsieur Sébastien de Courtois, directeur de l'Institut français de Turquie, et Monsieur Yiğit Bener qui ont lancé ce projet. Je remercie respectueusement l'Ambassadeur de France en Turquie pour son haut patronage, le Comité qui l'a animé et conduit, le jury qui a mené un travail minutieux et à tous ceux qui ont contribué à ce projet.

Vous êtes diplômée d'un des plus grands lycées francophones de Turquie. Quelle est l'importance de cette éducation ?

J'ai intégré Notre-Dame de Sion à onze ans et j'ai fait toutes mes études jusqu'à la fin de l'université en français ici, à Istanbul. C'est dans ce lycée que j'ai appris le français, que je me suis lancée dans la traduction. J'y ai également gagné mon premier prix lors d'un concours du Club de traduction. On sait que NDS d'Istanbul bénéficie d'une grande notoriété du fait de la qualité de son éducation en langues et en littérature. Sa tradition littéraire et culturelle est aussi



couronnée par les Prix littéraires NDS. Cette école nous a dotés d'importantes qualités comme la modestie, la discipline et la persévérance ainsi que d'importantes valeurs comme l'ouverture d'esprit, le pluralisme et l'équité. Plus essentiellement, suivre une éducation bilingue et biculturelle a marqué ma formation en m'équipant de cette faculté de la comparaison. Or, sans connaître une autre langue et une autre culture, vous ne pouvez pas suffisamment apprendre et apprécier votre propre langue et votre propre culture. Enfin, et surtout, grâce à l'éducation francophone j'ai pu maîtriser la pensée systématique et la méthodologie, deux compétences fondamentales qui malheureusement manquent au système éducatif actuel de la Turquie.

Pourquoi avoir choisi ce métier ?

Car j'aime m'occuper de la langue. D'aussi loin que je me souviens, j'ai eu un intérêt particulier pour les langues. Enfant, mon plus grand plaisir était de lire le dictionnaire étymologique. La traduction est un métier ancien, et, à travers l'histoire, les âges des Lumières dans toutes les civilisations ont commencé avec la traduction. De plus, la relation que le traducteur établit avec une œuvre littéraire est unique. Plonger si profondément dans le monde d'un écrivain que j'aime est une expérience incroyable.

Quelles sont les difficultés de ce métier ?

Le plus important problème est le manque de droits professionnels des traducteurs en Turquie. Aujourd'hui, nous nous plaignons tous de l'abondance de mauvaises traductions dans la littérature de traduction turque, et à cet égard, il est très précieux que l'Institut français ait lancé un prix qui soutient la traduction de qualité. En général, la principale raison de la faible qualité est que la traduction est un travail précaire non organisé qui manque de sécurité, de droits, et par conséquent, les maisons d'édition, qui sont des employeurs, peuvent se tourner vers les modestes salaires des traducteurs à chaque occasion. Dans les conditions actuelles, personne ne peut vivre de la traduction seule. Le traducteur est seul, désorganisé, sans sécurité sociale, c'est-à-dire en position d'impuissance face au capital institutionnel que l'on appelle la maison d'édition. C'est là que la qualité baisse ; ce qui rend plus difficile pour les lecteurs de trouver de bonnes traductions de livres de qualité. Afin de surmonter ce problème, le travail de traduction doit être organisé. Les efforts de l'association professionnelle des traducteurs, Çevbir, sont donc précieux. De plus, il est important pour le lecteur d'exiger de bonnes traductions et de soutenir les traducteurs.





Begüm Özuzun

Quand avez-vous commencé à travailler comme colporteur ?

Je suis entré dans le métier le 30 juin 2015. Et je ne fais rien d'autre que cela.

Que faisiez-vous avant ?

J'étais comptable. J'ai eu un accident de voiture le 30 juin 2009 et, à cause de cet accident, j'ai été hospitalisé pendant une certaine période. De même, je me suis retrouvé en prison.

Comment êtes-vous devenu colporteur ?

Au début, mon capital était limité à neuf paquets de lingettes humides, vingt paquets de mouchoirs en papier, trois livres et une balance pour peser les livres. C'est grâce à mon entourage, à certaines personnes que je connaissais déjà, que j'avais obtenu ces articles. Puisqu'à ce moment-là, je ne pouvais plus travailler, il fallait m'aider. Après, j'ai peu à peu réussi à commencer à augmenter mon capital, à vingt, trente, quarante livres. Soit en collectant de l'argent, soit en faisant des échanges.

Avez-vous un domicile ? Comment vous débrouillez-vous ?

C'est ici que je dors et que je me lève. Pas ailleurs.

Est-ce vous qui récupérez tous les objets ou y a-t-il encore des gens qui vous en apportent ?

Soit c'est quelqu'un qui m'en apporte,

Traversée d'un marchand ambulant d'Istanbul

Marchand(e)s ambulant(e)s d'Istanbul, leur histoire est souvent négligée. Pourtant, ils sont très répandus dans les rues stambouliotes. İsmail Açıkgöz est l'un d'entre eux. Son stand est enraciné en haut de l'avenue Süleyman Seba. Son occupation en ce lieu, en tant que colporteur, est un peu inhabituelle, il n'est pas mobile... Son étal est dressé contre les barrières de l'Université Technique d'Istanbul. Il a de bonnes relations avec les locaux, les passants ne manquent pas de le saluer. Il est modeste et peu bavard. Voici notre causerie sur son histoire et sur son quotidien.

soit c'est moi qui m'occupe de la collecte d'objets. Je ne me déplace jamais. Du matin au soir, je me trouve au même endroit. Je suis quelqu'un qui préfère exister là où je suis. D'ailleurs, grâce à cela, j'ai beaucoup de clients réguliers.

Concernant vos livres, menez-vous une politique précise dans vos choix ?

Non, ma sœur. Peu importe le genre de livre dont il est question. J'ai une seule règle, celle de ne pas accepter de livres piratés.

Derrière vous, on trouve aussi certains objets de brocante...



Je ne demande jamais aux gens de m'apporter gratuitement des objets. Les locaux qui me connaissent très bien me ramènent directement et sans me demander leurs vieux objets. À leur égard, c'est une sorte de forme de solidarité. J'achète aussi parfois chez des colporteurs afin de pouvoir coopérer avec des gens en situation précaire. Eux aussi, ils ont besoin de gagner leur vie.

Comment passez-vous votre temps ?

Je fais tout, mais sans bouger. Par-

fois, je suis l'actualité de la Turquie sur mon téléphone. Parfois, je lis des livres ou j'écoute de la musique. J'écoute sur YouTube Selda Bağcan et Ahmet Kaya. Je n'écoute pratiquement personne d'autre.

Autant que je sache, vous connaissez les locaux...

Je connais 90 % des locaux. Je ne demande à personne leur nom, mais je sais tout d'eux. Je n'ai jamais ressenti le besoin de leur demander leur nom. En général, on s'entend bien.

Vous vous trouvez dans un beau quartier...

C'est vrai. On ne trouve pas de magasins des deux côtés du trottoir. Je ne gêne personne ici. En plus, pour certains, ma présence est rassurante. Je veille sur la rue. Avant, on cassait les vitres des voitures, on trouvait partout des drogués et des mendiants. Après, je ne veux discriminer personne. S'ils ont faim, j'achète un repas. S'ils ont besoin d'un vêtement, je leur fournis un habit. Mais je ne donnerai jamais à personne de la drogue ou de l'argent.



Merin Sever

L'année dernière, à cette époque de l'année, alors que je me promenais, l'odeur du tilleul au coin de la rue m'a ramené à mon enfance. Comme je ne suis pas Marcel Proust, je ne peux pas tremper une madeleine dans un tilleul et écrire des milliers de pages du livre « À la recherche du temps perdu » en évoquant cette odeur. Néanmoins, je vous livre cet article ; avec les souvenirs de ma grand-mère et de sa maison...

D'abord, les glycines fleurissent. Puis arrive le jasmin. Enfin, il est temps pour les tilleuls de fleurir à Istanbul. Bien que je n'aime pas le goût du tilleul, j'aime son odeur. C'est pourquoi je respire profondément en passant près de lui. Ma famille adore le thé au tilleul. Quand j'étais enfant, la première chose qui me venait à l'esprit quand j'entendais le mot « thé » dans notre maison c'était le thé au tilleul. S'ils voulaient parler de « thé turc ordinaire », ils évoquaient du « thé noir » — même cette situation peut suffire à prouver la variabilité des phénomènes normaux. Car, dans les Balkans, boire du thé noir n'est pas courant, mais déguster un thé au tilleul issu d'un samovar est assez habituel. Même si je n'aime pas son goût, je garde toujours du tilleul à la maison en plus de la cardamome, de la cannelle, du gingembre, et du poivre noir « pour la santé ». Je récupère toujours ces feuilles de tilleuls séchées des arbres de la maison de mes grands-parents. Je n'ai jamais payé pour du tilleul.

Quand les tilleuls s'épanouissent

Paşabahçe avait autrefois une eau de Cologne au tilleul dont le parfum était parfait. Je n'ai jamais pu en retrouver dans les magasins. Je suppose donc qu'ils n'en produisent plus. J'en achetais dès que j'en voyais, car pour moi il a aussi une dimension émotionnelle. Peu d'effluves m'apaisent autant. Bien sûr, il y a beaucoup d'autres odeurs que j'aime, mais le parfum de tilleul est synonyme de « paix » pour moi. Parce que le tilleul, c'est la maison de ma grand-mère et cette maison est un lieu de quiétude pour moi... À l'étage de cette grande maison en pierre, ça sent toujours le tilleul. Les feuilles des tilleuls, qui sont récoltées dans le jardin, sont séchées sur des draps posés sur le sol de l'étage de la bâtisse. L'odeur imprègne les tapis, les meubles et les murs. J'aime que cette maison en pierre sente toujours le tilleul... J'associe tou-



jours ce parfum aux pièces de cette maison... Peu importe où je sens du tilleul, j'ai l'impression que ma main se pose sur la poignée de la porte couleur crème et que mon pied franchit le seuil pour marcher sur ce parquet qui grince. Parce que dès que je vais chez ma grand-mère, la première chose que je fais c'est courir à l'étage pour m'assurer que cette odeur est toujours présente. Chaque fois que je vais dans ma chambre et que j'y passe la nuit, les effluves de tilleul m'accueillent et m'accompagnent dans mes songes. Vous savez, parfois un aliment n'est pas seulement un aliment. L'odeur d'un thé ou d'une plante n'est parfois pas seulement l'odeur de quelque chose que l'on boit.

Le tilleul est l'odeur de la paix pour moi...

C'est ainsi que l'article s'est terminé.

Il y a une semaine ou deux, je suis retournée voir cette maison en pierre. Cette fois, ma grand-mère n'y était pas. Si mon grand-père est décédé il y a des années, heureusement, mes grands-mères ont vécu plus longtemps. Mais un mois après avoir perdu ma chère grand-mère, j'ai perdu mon autre précieuse grand-mère. Tout d'un coup, mon enfance était finie. Je l'ai ressenti si profondément... Ces deux femmes qui m'ont appris l'amour inconditionnel, qui ont toujours été protectrices envers moi et m'ont mignotée parce que j'étais le dernier membre de la famille, ont quitté ce monde l'une après l'autre. Ces deux



décès si rapprochés a eu un tel impact sur moi que, même maintenant, quand je me souviens d'elles et que j'écris à leur sujet, mes yeux se noient de larmes. Il n'est pas facile de s'habituer à leur absence... Une personne petite, scrupuleuse, bienveillante ; Hatice Hanım a marqué ma vie...

Depuis octobre, la vie m'apprend les pertes, les ruptures et les abandons. J'essaie d'accepter. Il n'y a pas de commencements sans fin, je le comprends. Pourtant, personne ne désire que l'enfance se termine. Lorsque vous parcourez de longues routes et arrivez à cette maison en pierre, qui est aussi solide que lorsque vous étiez enfant, vous voulez que les gens à l'intérieur restent les mêmes...

* Traduit par İrem Mirza

Porcelaine chinoise du palais de Topkapı

Le patrimoine de la porcelaine chinoise du musée du palais de Topkapı se constitue d'une importante collection de céramiques chinoises, qui est incluse dans de nombreuses collections à travers le monde, et comprend des exemples de trois dynasties.

La porcelaine durant les trois dynasties de l'Empire chinois était omniprésente, mais les goûts en la matière ont changé au cours des siècles. Leurs modèles, leurs couleurs, leurs motifs et leurs utilisations ont évolué.

Au milieu du XIV^e siècle, sous la **Dynastie Yuan**, les motifs sur les assiettes, bols, pots, vases, bouteilles et flacons de porcelaine apportés au palais s'inspiraient de la nature, des plantes et des figures animales. On retrouvait ainsi comme motifs des fleurs, des branches, des feuilles, des raisins, des pivoinés, du bambou, du lotus, du trèfle, des chrysanthèmes, du lys et des mûres.



De plus, ces motifs étaient enrichis de phénix, de sirènes, de dragons, de sauterelles, de canards, de grues, de paons, de poissons et de coraux. Les porcelaines étaient peintes de motifs bleus sur fond blanc ou de motifs blancs sur fond bleu. À la fin du XIV^e siècle et pendant le règne de la **Dynastie Ming** au XV^e siècle, les motifs naturalistes ont continué à être utilisés, les bords des plaques ont été incurvés et les bordures intérieures et extérieures ont été reliées les unes aux autres.

À la fin du XV^e siècle, la variété des formes et des motifs s'accroît. Des vases en forme de poire, des bouteilles, des cruches à long col, des corps sphériques et des formes ovales ont pris le dessus. Des écritoires et des théières pouvaient également être vues.

Les porcelaines apportées au palais au XVI^e siècle se multiplient et se diversifient. Cette diversité se constate dans les formes et dans les modèles. En plus des assiettes, il y a aussi des bols, des pichets, des bouteilles à six anses, des chambres à narguilé et des plateaux.

Les motifs ont également été enrichis. Des représentations de cerfs, d'oiseaux, de canards, de poissons, de chevaux de course ou d'autres animaux se trouvent parmi les branches de coing-pêche, les branches de vigne et les feuilles.

Grâce à nos recherches, nous avons déterminé que ces porcelaines étaient produites dans les fours de la ville de Jingdezhen en Chine, alors qu'aujourd'hui la production de porcelaine est toujours réalisée dans ce centre.

Entre 1529 et 1571, 2 570 pièces de porcelaine ont été commandées pour le

palais de Topkapı. Par la suite, le nombre de commandes a augmenté et 105 770 autres pièces ont été commandées. Ainsi, avec le développement du commerce maritime, le commerce de la porcelaine s'est également développé.

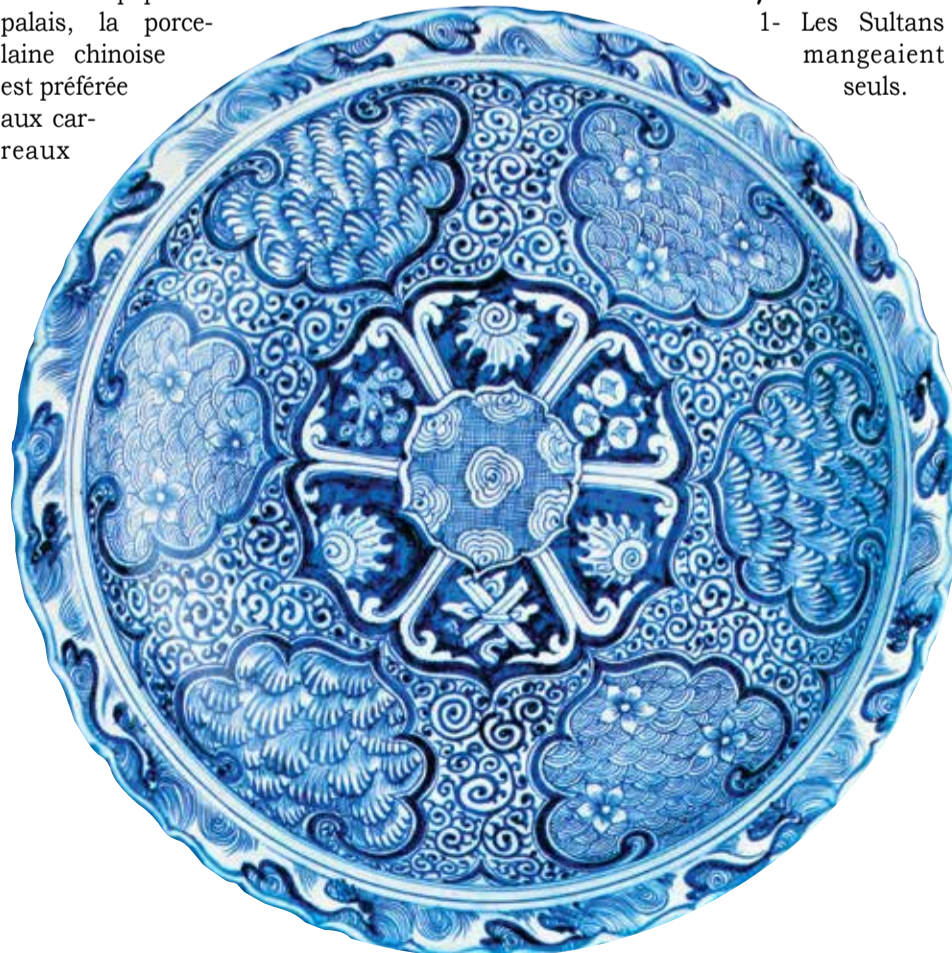
Selon les archives de 1486, il n'y a pas de porcelaine chinoise appartenant au sultan Bayezid II. En 1514, après la Bataille de Tchaldiran, la porcelaine chinoise a commencé à apparaître dans le butin du palais.

Sous la **Dynastie King**, à la fin des XVII^e et XVIII^e siècles, la diversité des modèles a été préservée et complétée avec des modèles innovants. Les formes des vases et des bouteilles étaient principalement des prismes et des cylindres rectangulaires, tandis que les assiettes étaient en forme d'étoile.

Selon les archives du XVIII^e siècle, 15 677 pièces de porcelaine et 1 362 pièces de céladon ont été trouvées. Pendant la période de stagnation de l'Empire ottoman, des porcelaines chinoises beaucoup plus précieuses ont été achetées. Alors que 400 pièces ont été achetées au XVI^e siècle, 16 566 pièces de céramiques chinoises ont été achetées au XVIII^e siècle. Il y a 273 pièces de porcelaine ornées de pierres précieuses. Les pierres précieuses présentes dans les coupes, les assiettes et les vases sont l'agate, la perle, l'émeraude, le corail et la turquoise.

La question qui s'est toujours posée était de savoir pourquoi le palais utilisait de la porcelaine chinoise au lieu des carreaux d'Iznik. L'utilisation continue de carreaux avec la technique du minai à double cuisson, héritée des Seldjoukides au XIII^e siècle (motif bleu sur blanc), a préservé sa tradition de branche artistique que les Ottomans n'ont pas abandonnée. En 1535, 580 artisans travaillaient dans le palais ottoman. Nous savons qu'une soixantaine d'entre eux étaient des artistes carreaux. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, avec l'augmentation de la population du

palais, la porcelaine chinoise est préférée aux carreaux



d'Iznik, bien qu'elle soit plus chère. En 1605, lors de l'examen des cartes fiscales, des dossiers, des titres de créance, il s'est avéré qu'une plaque d'Iznik coûtait de 10 akce (monnaie ottomane), tandis que le prix d'une plaque chinoise s'élevait à 175 akce. De plus, ils étaient plus difficiles à casser, car ils étaient cuits avec la technique de sous-glaçage à 1250°C dans des fours. De même, ils étaient un symbole de richesse non seulement dans le palais, mais aussi dans les collections des pachas et des vizirs. Selon les archives du XVII^e siècle, le vizir Kara Mustafa Pacha avait 44 pièces, Defterdar Mehmet Pacha avait 63 pièces, Gevheran Sultan avait 71 pièces, Kapudan Mustafa Pacha avait 170 pièces et Hatice Sultan avait 62 pièces de porce-



laine chinoise.

La variété de porcelaine chinoise la plus connue et la plus intrigante est la porcelaine émaillée vert feuille clair que nous appelons Céladon. Ce sont des porcelaines dont on dit qu'elles changent de couleur lorsqu'elles sont placées dans des aliments qui ne devraient pas y être placés. Ces porcelaines ont été utilisées à toutes les époques à partir du XV^e siècle. Je voudrais aussi vous raconter comment le sultan mangeait au palais. Ainsi, la valeur de la porcelaine peut être mieux comprise.

Les règles pertinentes de la loi sur le palais et l'ordre de l'État émise par Fatih Sultan Mehmet (1451-1481) :

- 1- Les Sultans mangeaient seuls.



2- Les Sultans mangeaient de la cuisine spéciale dans la salle réservée à cet effet.
3- Kilercibaşı : Il apportait la nourriture de la cuisine, préparait la table, ouvrait le couvercle de l'assiette, changeait la vaisselle.

4- Peşkirçibaşı : Il gardait le pain des Sultans. Après le dîner, il lavait les assiettes et les cuillères. Il séchait les mains après le repas.

5- Mumbaşı : Il était responsable de l'eau.

6- Tepsicibaşı : Il était responsable des noix et des cornichons.

7- İbrikçibaşı : Il était chargé de laver les mains avant et après avoir mangé.

8- Silahtar Ağa : Il préparait le café du Sultan dans la salle réservée à cet effet.

9- Çuhadar Ağa : Il servait le sorbet du Sultan.

* Deux repas par jour étaient pris au palais. L'heure du « Kuşluk » (matin) et l'heure de « İkinci » (après-midi).

* Même si le sultan avait des assiettes en or et en argent, il mangeait dans l'assiette en **porcelaine de Chine Céladon**.

La raison pour laquelle j'ai partagé cet article avec vous était de faire un petit reproche et de vous sensibiliser. Car aujourd'hui, selon les archives du Palais de Humayun, il existe plus de 10 000 porcelaines chinoises. Très peu d'entre elles sont exposées dans la cuisine du palais et le reste est conservé dans des entrepôts. Étant donné qu'Istanbul est une ville sujette aux tremblements de terre, il est nécessaire d'établir un musée pour stocker ces tuiles et porcelaines précieuses. Comme M. İlber Ortaylı l'a répété à maintes reprises, un musée devrait être établi. Très peu de porcelaines chinoises sont exposées en Chine et dans divers musées à travers le monde. Lors de l'invasion japonaise de 1931, la collection de porcelaine du palais de l'empereur chinois a été endommagée. Aujourd'hui, il y a plus de porcelaines qui sont conservées dans les entrepôts du palais de Topkapı que de porcelaines exposées au Musée National du Palais de Taipei.

* cette étude a été réalisée en 2017 par l'Université d'Okan dans le cadre d'un projet de l'Institut Confucius, sous le titre de « **Sırrın Sırrına Ermek** » (Atteindre le secret du secret), **Collection de porcelaine chinoise du Musée du Palais de Topkapı** « Rapport de détection de fabrication de pièces à haute valeur esthétique et approprié à la promotion culturelle » par deux auteurs (Dr Sühendan Kumcu et l'assistante chercheuse Canan Demirok).

Une vie dédiée à la francophonie

(Suite de la page 1)

Licencié du département de français de la Faculté de Langues, d'Histoire et de Géographie, je me suis lancé dans la carrière académique à l'Université Hacettepe en 1965. Maître de conférences en 1981, professeur des universités en 1989, officier de la Légion d'honneur dans l'Ordre des Palmes Académiques en 2005, j'ai été le chef de la section française du département de traduction et d'interprétation de l'Université Hacettepe de 1997 à 2006 et du département de langue et de littérature françaises de ladite université de 2000 à 2005. J'ai été le président du comité de gestion de l'Association Turquie-France de 1998 à 2000, membre fondateur et le premier président du comité de gestion de l'Association des Professeurs

de Français d'Ankara. À la retraite, je continue néanmoins à dispenser des cours à l'Université Bilkent.

Vous venez d'écrire un livre intitulé *La francophonie dans l'espace littéraire en Turquie*. Pourquoi avez-vous entrepris d'écrire un livre à ce sujet ?

Vers la fin des années 1960 ou au début des années 1970, je feuilletais une revue turque des années 1930, *Ictihad*. J'y ai vu des articles et des poèmes rédigés directement en français par des Turcs. C'est cette rencontre qui m'a poussé à faire des recherches dans ce domaine et qui a abouti à *La Francophonie dans l'espace littéraire en Turquie* paru chez L'Harmattan.

Pouvez-vous nous en dire davantage sur la place de la francophonie en

Turquie sachant que la Turquie n'est pas considérée comme un pays prioritaire au niveau de la francophonie ?

La Turquie n'est pas et n'a pas été un pays francophone au sens exact du terme, mais, dans le temps, le français y avait une place privilégiée. Cette langue a même été proche de devenir la langue officielle dans l'Empire ottoman.

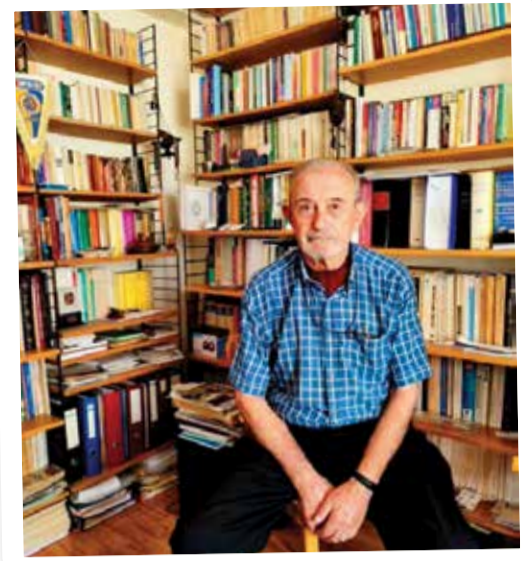
Comment voyez-vous l'avenir de la francophonie en Turquie ?

La réponse à cette question se trouve dans le sous-titre du livre (*Quand Beyoğlu s'appelait Péra*, 1956) de Said N.- Duhani : *Les Temps qui ne reviendront plus*.

Qu'est-ce qui pourrait redynamiser la présence de la langue française en Turquie ?

Il est indispensable de résoudre les problèmes (chypriote, arménien, kurde et azerbaïdjanais, libyen, méditerranéen) qui opposent les deux pays l'un à l'autre et de développer de relations amicales et intenses dans les domaines politique, économique, militaire et culturel comme dans l'histoire, au XVIII^e siècle.

Vous êtes un lecteur fidèle d'*Aujourd'hui la Turquie*. Selon vous, quelle place a ce journal dans l'univers francophone de Turquie et quel est son rôle ?



Aujourd'hui la Turquie est l'héritier d'une riche tradition qui a donné naissance, à partir de *La Gazette française de Constantinople* et du *Bulletin des nouvelles*, premiers périodiques dans l'Empire ottoman et publiés par l'ambassade de France pendant la Révolution, à plus de quatre cents périodiques ou journaux totalement ou partiellement en français. C'est l'un des derniers combattants de nos jours, comme moi d'ailleurs, de la culture française en Turquie.

Je tiens à remercier Ekrem Aksoy pour son investissement sans faille dans sa vie éducative au bénéfice de ses étudiants, mais aussi pour tout ce qu'il nous a appris, pour l'amour et l'hospitalité qu'il a témoigné à ses étudiants.

* Irem Mirza



Eren M. Paykal

En ce mois d'août radieux, je voulais me pencher sur la candidature de la ville-empire Istanbul pour devenir la Capitale mondiale du livre en 2022.

Comme vous le savez, ce titre est attribué par l'UNESCO pour une période annuelle à une ville sélectionnée afin de promouvoir la lecture et la littérature dans le pays. Bien sûr, l'UNESCO a plusieurs critères pour cette sélection qui sont les suivants :

La soumission d'un programme d'activités spécialement conçu pour le processus de nomination de la Capitale mondiale du livre, applicable par la ville élue pour toute la période prévue à ce titre, et également bénéfique à plus long terme pour les partenaires impliqués et pour la société.

Un avant-projet des dépenses prévues et des stratégies imaginées pour identifier les ressources financières possibles.

Le niveau d'implication des autorités municipales, régionales, nationales et internationales, incluant les organisations professionnelles et non gouvernementales, ainsi que les impacts prévisibles du programme d'activités.

La quantité et la qualité des activités, ponctuelles ou permanentes, organisées par la ville candidate, en étroite colla-

Si la Turquie savait... Si Istanbul pouvait...

boration avec les organisations professionnelles nationales, régionales et internationales représentant les auteurs, les éditeurs, les libraires et les bibliothèques, et dans le respect des multiples acteurs de la chaîne du livre et de la communauté scientifique et littéraire.

La quantité et la qualité de tout autre projet significatif visant à promouvoir et à encourager le livre et la lecture.

La conformité avec les principes de liberté d'expression, de liberté de publication et de diffusion de l'information, tels qu'énoncés par l'Acte constitutif de l'UNESCO, par les articles 19 et 27 de la Déclaration universelle des droits de l'homme ainsi que par l'Accord pour l'importation d'objets à caractère éducatif, scientifique ou culturel (Accord de Florence).

Les villes candidates déposent un dossier en temps opportun au sein de l'UNESCO.

Les instances décisives sont :

L'Union des Éditeurs Internationaux (IPA)

L'Union des Libraires Internationaux (IBF)

L'Union des Associations et Institutions de Bibliothèques (IFLA)

Le représentant de l'UNESCO.

Le statut de Capitale mondiale du livre est attribué depuis 2001.

Les villes qui ont eu l'honneur d'avoir ce privilège sont les suivantes :

2001. Madrid
2002. Alexandrie
2003. New Delhi
2004. Anvers
2005. Montréal
2006. Turin
2007. Bogota
2008. Amsterdam
2009. Beyrouth
2010. Ljubljana
2011. Buenos Aires
2012. Erevan
2013. Bangkok
2014. Port Harcourt
2015. Incheon
2016. Wrocław
2017. Conakry
2018. Athènes
2019. Sharjah
2020. Kuala Lumpur
2021. Tbilissi

La candidature d'Istanbul pour 2022 a été décidée durant la 38^e Foire d'Istanbul du Livre et a été soutenue par le gouvernement turc et la municipalité métropolitaine d'Istanbul. Une ville internationale et intellectuelle, avec un passé éloquent, Istanbul devait forcément faire partie de cette liste prestigieuse.

Mais, depuis, rien. On a appris que l'UNESCO avait attribué ce statut pour

l'année 2022 à Guadalajara, la capitale de l'État de Jalisco, rattaché au Mexique...

Est-ce que le gouvernement et la municipalité métropolitaine d'Istanbul ont fait de leur mieux pour cette attribution ? Je ne sais pas. Mais le résultat est là.

Ensuite, je me suis souvenu que le pourcentage de personnes qui ne lisent pas un livre en Turquie s'élève à 63 %... Le pourcentage de lecteurs d'un journal publié a quant à lui diminué à 37 %... 92 % des citoyens turcs passent leur temps sur les réseaux sociaux... Le pourcentage des téléspectateurs a atteint 93.3 %...

C'est triste, mais c'est la vérité... Le peuple turc ne lit pas et par conséquent ne mérite pas d'avoir une ville qui soit la Capitale mondiale du livre.



Guadalajara, État de Jalisco.

Le musée Pera fête son 16^e anniversaire !



Le musée Pera, fondé par la Fondation Suna et İnan Kırac, célèbre son 16^e anniversaire. Le musée, qui a ouvert ses portes en juin 2005, a accueilli plus de deux millions de visiteurs. Outre trois collections importantes contenant environ 12 000 œuvres d'art, le musée Pera fut le cœur battant de plus de 100 expositions internationales et de plus de 500 événements. Le musée Pera, installé dans un bâtiment datant du XIX^e siècle, au cœur d'Istanbul, dans la région de Pera, s'adresse non seulement aux amateurs d'art d'Istanbul, mais aussi à toute la Turquie et au monde entier avec ses expositions et événements numériques.



En plus d'exposer les collections « Peinture orientaliste », « Poids et mesures d'Anatolie » et « Tuiles et céramiques de Kütahya » de la Fondation Suna et İnan Kırac, le musée Pera, qui coopère avec les principales institutions artistiques du monde, présente depuis 16 ans des artistes et des collections d'art de notre pays et du monde entier.

Özalp Birol, directeur du musée et directeur général de la Fondation Suna et İnan Kırac Culture and Art Business, déclare : « Dès le premier jour où nous avons ouvert les portes du musée Pera, notre priorité a été de partager nos valeurs avec le public et transmettre la conscience culturelle aux générations futures. Nous veillons à intégrer la tradition à l'avenir, non seulement en tant que musée, mais aussi en tant que plate-forme qui englobe différents domaines de la culture et de l'art et les rapproche du public ».



Quel avenir pour Notre-Dame de Paris, l'un des monuments les plus emblématiques de Paris, de France et d'Europe ?

Commencée sous l'impulsion de l'évêque Maurice de Sully, sa construction s'étend sur près de trois siècles, de 1163 jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Après la Révolution française, la cathédrale bénéficie entre 1845 et 1867 d'une importante restauration, parfois controversée, sous la direction des architectes Jean-Baptiste-Antoine Lassus et Eugène Viollet-le-Duc, qui y incorporent des éléments et des motifs inédits. La cathédrale possède des caractères du gothique primitif et du gothique rayonnant. Les deux rosaces qui ornent chacun des bras du transept sont parmi les plus grandes d'Europe.

Elle est liée à de nombreux épisodes de l'Histoire de France. Unissant intimement l'Église et la monarchie, elle accueille l'arrivée de la Sainte Couronne en 1239¹, puis le sacre de Napoléon I^{er} en 1804, le baptême d'Henri d'Artois, duc de Bordeaux, en 1821, le mariage de Napoléon III en 1853, ainsi que les funérailles de plusieurs présidents de la République française (Adolphe Thiers, Sadi Carnot, Paul Doumer, Charles de Gaulle, Georges Pompidou, François Mitterrand).

Le violent incendie du 15 avril 2019 a détruit la flèche et la totalité de la toiture couvrant la nef, le chœur et le transept. Il s'agit du plus important sinistre subi par la cathédrale depuis sa construction. Notre-Dame est, depuis cette date, fermée au public pour une durée indéterminée. Sa reconstruction à l'identique est décidée en 2020 par le président Emmanuel Macron, qui a promis sa réouverture au public pour 2024.

Deux ans après l'incendie ravageur de Notre-Dame de Paris, j'ai interrogé mon éminent professeur Monsieur Jean-Michel LENIAUD, historien de l'art spécialiste du patrimoine. Le sujet, ô combien complexe et qui intéresse le monde entier, sur lequel il nous apporte ses lumières en tant qu'expert, traite de la restauration de cet édifice magistral.

Pourquoi l'énigme de l'origine de l'incendie de la cathédrale de Notre-Dame reste-t-elle encore à résoudre ?

L'incendie de Notre-Dame remonte à deux ans. Les causes, déjà lointaines, sont probablement multiples. L'enquête a été longue, il est probable que, plus le temps passera, plus il sera difficile de déboucher sur des conclusions claires.

Quels sont les enjeux liés à la restauration et quelles priorités sont mises en avant ?

Dès le départ, une polémique a surgi entre les partisans du changement et les partisans de la conservation. Fallait-il conserver la silhouette de la cathédrale que le monde connaît depuis huit siècles ? La réponse a été oui.

Quel est l'équilibre à trouver entre la restauration à l'identique et les nouvelles mesures de sécurité afin d'éviter une nouvelle catastrophe ?

La restitution à l'identique de la charpente et de la couverture de la cathédrale a été décidée. Les causes de l'incendie résident probablement dans un dysfonctionnement des circuits électriques. Il a été admis qu'il n'y aurait plus de circuit électrique dans les combles.



Comment expliquez-vous la polémique de la restauration d'Eugène Viollet-le-Duc (1863) et de ses libres interprétations ? Pourquoi refuser la modernité ?

La modernité n'avait aucune solution à apporter : la solution « charpente métallique » est vieille de deux siècles, la solution « charpente béton » l'est d'un siècle. L'usage du verre était impossible, seule la solution bois apporte un renouvellement.

Disposons-nous au sein de notre territoire français, de compagnons du devoir (maître) et d'architectes capables de reconstruire à l'identique ? Nos forêts pourraient-elles en supporter le poids et nous en assurer le coût ?

Si l'on compte un chêne utilisable à l'hectare, il ne faudrait pas plus de 1500 hectares de forêt. La forêt française compte des centaines de milliers d'hectares : c'est-à-dire que celle-ci est parfaitement à la hauteur de la situation. Quant au personnel spécialiste de la charpente, il est extrêmement nombreux en France.

Cette malheureuse catastrophe a-t-elle pu mettre en lumière de nouvelles découvertes sur les anciennes techniques de construction ou bien d'autres mystères inconnus jusqu'alors ?

Les scientifiques connaissaient déjà beaucoup d'éléments sur les techniques et les matériaux de construction de la cathédrale. On attend du CNRS, qui a été chargé des investigations nouvelles, qu'il nous apporte des éléments nouveaux.

Si vous deviez vous mettre dans la peau de Viollet-le-Duc, quelle stratégie ou processus auriez-vous entrepris ?

Il me semble que l'urgence aurait été de définir ce que l'on appelle des tranches fonctionnelles, c'est-à-dire des zones de l'édifice à restaurer les unes après les autres, de façon à le rendre utilisable le plus tôt possible.

Ont-ils fait appel à vous pour avoir votre avis ? Vous êtes-vous déplacé sur le chantier ? Si oui, que leur avez-vous conseillé ?

J'ai été nommé au sein du conseil scientifique de l'établissement chargé de restaurer la cathédrale. C'est dans ce cadre que je donne des avis. J'ai notamment conseillé de sauvegarder les traces du XVIII^e siècle et de restaurer l'édifice par tranches verticales.

L'idée d'organiser un concours d'architecture serait-elle la bienvenue, voire conseillée ?

En France, il n'est pas d'usage de procéder à un concours lorsqu'il s'agit de restaurer un monument historique. Trois architectes spécialistes se sont associés pour la restauration : Philippe Villeneuve, Patrick Prunet et Remi Fromont. Ils ont été recrutés sur des critères complexes, c'est une excellente solution.

Le Président Emmanuel Macron prévoit une fin des travaux pour 2024. Cette estimation vous semble-t-elle correspondre à l'envergure de la tâche ?

Il est parfaitement possible d'ouvrir la cathédrale au culte en 2024. C'est le projet du général Jean-Louis Georgelin qui préside le chantier de restauration.

Nous savons que, depuis l'incendie, les différentes fondations ont collecté des dons de plus de 900 millions d'euros. Sont-ils suffisants à vos yeux ?

L'avenir le dira.

À votre avis, retrouvera-t-elle sa splendeur d'origine ?

Il faut l'espérer, on peut même souhaiter qu'elle soit encore plus belle.

Les monuments historiques de France sont-ils suffisamment protégés ou partiellement en danger ?

Les monuments historiques sont toujours en danger, en France comme ailleurs, on n'est jamais assez vigilant.

D'après vous, quelle tendance prédomine chez l'Homme : la notion de construire ou de détruire ce qu'il a eu tant de mal à mettre en place ?

Le progrès de l'humanité résulte d'un conflit permanent entre les forces de conservation et les projets de renouvellement.

1- Entre les VII^e et X^e siècles, ces reliques sont progressivement transférées à Constantinople (Istanbul). En 1238, l'empereur latin de Byzance (Baudouin), en grande difficulté financière, propose au roi de France Louis IX, futur Saint Louis, de lui céder la couronne d'épines qu'il avait mise en gage à Venise. Le 19 août 1239, la procession arrive à Paris.

La couronne d'épines de la Passion du Christ de Notre-Dame est-elle un vrai ou un faux ? Elle n'a jamais fait l'objet de tests. Personne n'est allé voir s'il y avait des traces de sang sur la sainte couronne. Ce qui importe, c'est la croyance qu'elle engendre. Cela déclenche surtout une ferveur religieuse intense. La couronne représente un symbole fort dans la chrétienté.



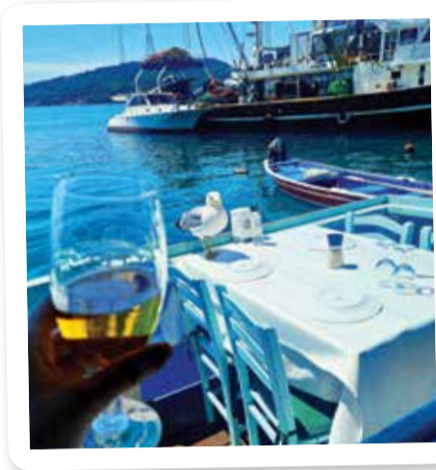
Giorgitsamou

Tout d'abord, la seule accumulation qui maintient la culture du pays riche et enracinée est la combinaison de traditions qui se perpétuent depuis des siècles dans une mosaïque mixte. En d'autres termes, en ce qui concerne la Turquie, on parle de tout un pays qui rassemble la saveur de cette géographie mixte et de ses habitants. Avec ses Arabes, ses Grecs, ses Kurdes, ses Circassiens, ses Juifs, ses Arméniens, ses Assyriens, ses Laz, ses Yézidis, ses Alévis, ses Mevlevis, ses Géorgiens et bien d'autres, le pays héberge de nombreuses cultures colorées. Dans combien de pays tant de cultures différentes se réunissent-elles ? Il n'y a probablement aucun autre pays comme le nôtre à cet égard. Si les bons choix alimentaires et la promotion des plats dans le monde augmentent, avec le goût de nos plats nous pouvons nous hisser à la première place de ce classement. Le plus grand gain qui enrichit les gens et les rapproche du succès est de porter les traces du lieu où ils vivent et de continuer à les porter.

Si les cultures au sein desquelles nous vivons et apprenons disparaissent rapidement, c'est parce que nous évoluons

La destruction de la tradition culinaire et de la culture du divertissement par la culture moderne

désormais dans une société de consommation. Le désir d'atteindre tout objectif facilement et rapidement, le manque de temps, les préoccupations concernant l'économie et l'avenir, la diminution de la population minoritaire et le fait que la vie de famille surpeuplée soit progressivement condamnée à des orientations individuelles au sein du cycle de la famille nucléaire figurent parmi les raisons de cette disparition de culture. Donc, nous comprenons que, avec



l'interruption des valeurs qui nécessitent une continuité, une partie de nous commence à disparaître. Si nous continuons à vivre sans ressentir cette disparition, notre vie est vouée à sombrer à jamais dans le désespoir d'un mort-vivant.

En tant que dernière génération qui écoute les contes de grand-mère et en tant que Stambouliote aux origines variées, je suis en faveur du maintien d'une culture qui inclut la culture culinaire et l'ancienne compréhension du divertissement. Je pense qu'il est nécessaire d'œuvrer pour restaurer les tavernes, les restaurants artisanaux, les pâtisseries et de nombreux autres éléments des cultures culinaires abandonnées de notre ville, qui devient

de plus en plus dégénérée et solitaire : Topik d'Onnik, liqueur de cerise d'Eleni, poisson bleu grillé de Kör Agop, Lakerda d'Aleko, pâte d'aubergine de Pandeli, goulash de Rejans, Refik's, Sefa Tavern, Baylan's et bien d'autres... Ne laissons pas la richesse de ces représentants culturels se perdre au profit de lieux devenus temporairement populaires et de personnes qui présentent des choses exagérées comme les parvenus comme culture. Le fait que la nourriture et le divertissement rapprochent les gens offre à ces derniers la fraternité d'années accumulées dans l'espace et l'esprit. Avoir une conversation, écouter, parler, apprendre à connaître, c'est ajouter des saveurs et des souvenirs qui ne seront pas oubliés au fil des années dans cette unification. Pendant que nous vivons cela, notre espoir est d'enseigner à nos enfants, à la nouvelle génération, laissés seuls et sans défense, comment établir le « dialogue ». C'est leur faire prendre conscience des valeurs du monde égoïste et leur rappeler que vivre comme « nous » sera la base de la paix mondiale.

* Traduit par İrem Mirza



Dr. Gökür Gündoğan

PhD management culturel
Ambassadrice culturelle de
l'Université du Vin
(Vallée du Rhône)

Chère Selda, si nous parlions un peu de l'histoire des vins de Pamukkale...

L'histoire de Pamukkale commence avec mon grand-père, mon formidable père et ses quatre frères en 1962. Mon oncle Yasin Tokat en prend la direction et conduit l'entreprise jusqu'à nos jours. À la suite de longues et dures années de travail, nous voilà le seul producteur ayant la capacité de produire « sur place » six millions de litres par an. Notre vignoble le plus loin se trouve à dix minutes de notre chai, ce qui nous permet de faire toujours une production du style « château ». Le plus grand avantage à cela est de pouvoir travailler avec des raisins qui ne transitent pas. Et c'est ainsi sur toutes nos gammes de produits.

Votre famille et vous avez beaucoup travaillé pour que le plateau de Güney à Denizli devienne ce qu'il est aujourd'hui. Quelle est l'importance de « Güney » dans la viticulture actuelle en Turquie ?

Le terroir de Güney est connu dans l'histoire pour son grand potentiel et il a été vu comme l'avenir de la viticulture. Chaque composant de ce terroir est de haut niveau en ce qui concerne les raisins de cuve.



Les vignes de Pamukkale Winery

Entretien avec Selda TOKAT

Quand les mains enchantées d'une famille changent le destin d'une terre singulière



Selda Tokat dans les vignes avec son équipe

En premier lieu, les efforts personnels de mon oncle Yasin Tokat et ensuite ceux de toute notre équipe de Pamukkale visent la même chose : faire de cette zone de Güney un lieu par excellence pour la viticulture. À l'heure actuelle et avec tout le chemin parcouru, nous sommes vraiment fiers du travail accompli. Nos amis producteurs, s'ils veulent faire un « grand vin », viennent chercher les cépages plantés à Güney. Je pense que nous pouvons être ravis de ce résultat.

Les œnophiles de la Turquie déclarent parfois avec un peu d'humour : « Une génération entière a grandi avec la cuvée SAVA. » Qu'est-ce que cela signifie ?

SAVA est une gamme très réussie. Mon oncle disait toujours : « tout le monde mérite de boire un bon vin. » C'était son rêve de produire une cuvée de qualité accessible à tous. Et SAVA fut la réalisation de son rêve.

Quand vous travaillez en petite quantité, il est toujours plus facile de produire de bons vins. Mais si vous agrandissez considérablement l'échelle de production, il est vraiment plus difficile de faire une cuvée sollicitée et aimée par tous. Notre SAVA est un pari gagné en ce sens.

Quelles sont les lois d'or d'une viticulture de qualité selon vous ?

C'est de se soucier de l'avenir de vos vignes... C'est le plus important. Nos ancêtres avaient des devises qui nous conseillaient de bien prendre soin des vignes...

Entendre la voix de la vigne, comprendre sa peine et partager son bonheur sont des notions importantes. C'est pourquoi l'un des composants majeurs du terroir est bel et bien l'Homme.



Vue des vignes

Quelle est votre vision en ce qui concerne l'exportation ?

Je pense qu'il faut désormais faire la différence entre ce qui se passait avant la Covid-19 et après. Nous avons beaucoup avancé sur l'exportation, mais avec

la pandémie cette activité s'est beaucoup ralentie. Néanmoins, elle reprend son cours petit à petit. Nous faisons de l'exportation vers l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Le mois prochain, nous commencerons à travailler avec les États-Unis.

Si Selda Tokat avait juste un tout petit vignoble pour sa production personnelle et familiale, quels cépages seraient plantés et pourquoi ?

J'ai planté une vigne de 50 acres quand ma fille est née. Le nom de ce vignoble est « Chat Jaune », car il paraît que je ressemblais beaucoup à un chat et l'on m'appelait ainsi quand j'étais enfant. Cette vigne a l'âge de ma fille, donc 17 ans. Tout producteur ou productrice de vin porte cette volonté de faire un vin uniquement pour soi-même. J'ai aussi rêvé de faire le meilleur vin du pays et de le laisser comme héritage à ma fille. Et étant une adepte du style bordelais, j'y ai greffé 50 % de cabernet-sauvignon, 30 % de cabernet franc et 20 % de merlot.



Selda Tokat



Travaux dans les vignes



Sirma Parman

Le mois dernier, j'ai lu les nouvelles sur la restauration du tableau *La Ronde de Nuit* de Rembrandt. Les bords manquants du tableau ont été restaurés à l'aide de l'intelligence artificielle (IA). La toile, créée en 1642, a été découpée en 1715 pour l'insérer entre deux portes de l'hôtel de ville d'Amsterdam — ce qui semble très irrespectueux. Mais, pour la première fois en 300 ans, un logiciel a pu complètement restaurer la peinture. *La Ronde de Nuit*, chef-d'œuvre de la période baroque, fait partie de la collection du Rijksmuseum depuis 1885. En 2019, le projet de restauration d'un million de dollars de cet ouvrage gigantesque (3,63 m x 4,37 m), l'« Operation Night Watch », était lancé. Les scientifiques du musée ont utilisé deux images pour entraîner l'IA. La première était une numérisation haute résolution de l'original. La seconde était une copie peinte par Gerrit

Quand l'art rencontre l'intelligence artificielle

Lundens avant le rognage de l'œuvre. Les restaurations d'œuvres ne sont pas rares. Jusqu'à présent, on a toujours fait confiance aux artistes pour les effectuer. Le scientifique en chef du Rijksmuseum, Robert Erdmann, explique que leur objectif est d'essayer de deviner à quoi ressemble réellement l'œuvre d'art sans faire appel à la main d'un autre artiste. Des pièces préparées par l'IA ont été imprimées et montées sur les côtés de la peinture originale. On dit aussi que, après la restauration, l'œuvre est devenue beaucoup plus dynamique. Or, Rembrandt a voulu donner au spectateur une impression de mouvement. La restauration de l'œuvre par l'IA est bien entendu très professionnelle et impressionnante. L'art de Rembrandt a été sauvé sans l'influence d'un autre artiste. Et cette nouvelle, qui est une nouvelle étape dans la relation entre l'art et l'IA, m'a fait penser à différentes possibilités. Une IA qui examine toutes les œuvres

de Michelangelo peut-elle créer une œuvre par elle-même en devinant que « l'artiste qui les a réalisées aurait pu faire une autre œuvre comme celle-ci » ? Ou bien, Picasso est mort, mais son travail a changé le cours de l'histoire de l'art et est toujours l'un des artistes dont on parle le plus aujourd'hui. S'il était encore vivant, il aurait probablement créé différentes œuvres qui nous surprendraient. L'IA peut-elle faire de telles prédictions ? Supposons que la réponse à ces questions soit « oui ». Disons que l'IA a fait

des prédictions et révélé une œuvre de Picasso. Combien coûte ce tableau ? Comment fixer le prix d'une œuvre réalisée par l'IA ? Qui doit recevoir cet argent, le créateur de l'IA ou la Fondation Picasso ?

Le sujet ne se limite pas aux arts plastiques. L'IA pourrait-elle écrire une nouvelle pièce de Beethoven ? Si Mimar Sinan construisait une mosquée aujourd'hui, l'IA pourrait-elle prédire les plans de celle-ci ? Et surtout, qui serait l'artiste ? Qui serait le créateur ?

Je trouve l'introduction de l'IA dans l'art — qui est un domaine purement humain — très intéressante. Les développements et les nouvelles à ce sujet me poussent à essayer de faire des prédictions sur l'avenir. Le nombre d'artistes qui profitent de l'IA pour créer des œuvres d'art augmente de jour en jour. Nous verrons dans un avenir proche les changements qui se produiront dans le monde de l'art grâce à l'IA.



28^e Édition du Festival de jazz d'Istanbul

Organisée par la Fondation pour la culture et

les arts (İKSV) et parrainée par Garanti BBVA depuis 24 ans avec le soutien du ministère de la Culture et du Tourisme de la République de Turquie, la 28^e édition du Festival de jazz d'Istanbul débutera le 1^{er} septembre. Jusqu'au 24 septembre, près de 40 concerts et une variété d'événements parallèles seront organisés dans divers lieux extérieurs de la ville.



Parmi les noms qui feront résonner le jazz dans la ville durant les 24 jours de ce festival-marathon, citons Angélique Kidjo, la « première diva africaine » quatre fois lauréate d'un Grammy Award ; la célèbre pop-star turque Kenan Doğulu ; la légende du jazz européen Stefano Di Battista ; Mabel Matiz, l'une des musiciennes pop les plus innovantes de Turquie qui collabore avec le producteur néerlandais Niels Bross pour un projet spécial destiné au festival ; Altın Gün, sélectionné aux Grammy de l'année dernière ; ou encore Arlo Parks et Kalsu.



Cette année, les concerts gratuits de « Jazz in the Parks » seront de nouveau au rendez-vous. Une nouvelle série d'événements, intitulée #IstanbulBirSahne [Istanbul Est Une Scène], sera également organisée en coopération avec la municipalité métropolitaine d'Istanbul. Les mélomanes de tous les âges de la ville sont conviés aux concerts gratuits qui se dérouleront dans ce cadre. Par ailleurs, le « Night Out » se déploiera sur les différentes scènes de Beykoz Kundura, tandis que, à l'occasion de son 19^e anniversaire, le « Young Jazz Project », qui permet de découvrir de jeunes et talentueux musiciens de Turquie, se développera cette année en intégrant le fonds Mehmet Uluğ, créé pour honorer la mémoire de ce célèbre bienfaiteur du monde de la musique qui nous a quittés en 2013.



L'exposition personnelle d'Aramis Kalay au centre de la culture turque Aziz Sancar aux États-Unis

La 14^e exposition personnelle du photographe Aramis Kalay intitulée « Streetwise Istanbul », accompagnée de textes de l'écrivaine américaine Meghan Nuttall Sayres, s'invite au Centre culturel et communautaire turc de Sancar. Aziz Sancar a été fondé par le lauréat du Prix Nobel de chimie, le professeur Aziz Sancar, et son épouse Gwen à Chapel Hill, en Caroline du Nord, aux États-Unis. L'exposition est ouverte aux visiteurs jusqu'au 22 août 2021.

Basée sur l'idée de « voir l'Autre comme soi-même » dans les rues d'Istanbul, l'exposition se compose de photographies reflétant les histoires des individus. Meghan Nuttall Sayres, qui s'est rendue à plusieurs reprises en Turquie depuis 1985, a posé les prémices du projet.

L'exposition « Streetwise Istanbul » comprend les mots et les images des habitants de la mégapole du photographe basé à Istanbul Aramis Kalay et de l'écrivaine américaine Meghan Nuttall Sayres. Ils offrent des indices du cœur et de l'esprit des vendeurs de rues, des artisans, des musiciens du métro et d'autres avec des citations et des anecdotes.

La première exposition personnelle d'Aramis Kalay s'est tenue à Paris. Par la suite, le photographe a exposé ses clichés dans de nombreuses villes comme Istanbul, Ankara, Bursa et Antalya. Vingt et une œuvres d'Aramis Kalay, avec pour titre « Gölgeler », ont été sélectionnées pour la collection de photographies de la Bibliothèque nationale de France, tandis que sa première exposition personnelle aux États-Unis, à la Saranac Art Project Gallery de la ville de Spoken, portait sur le même projet. Aramis Kalay et Meghan Nuttall Sayres se sont rencontrés grâce à leur amie commune Deniz Aral, coordinatrice de l'exposition internationale du « Güneştekin Art Center ».



Alara et Tuana Çelik ont également contribué à ce travail réalisé dans les rues d'Istanbul en prenant part à la traduction.

Au cours des trois années de travail pour mettre sur pied « Streetwise Istanbul », l'équipe du projet a collecté de nombreuses informations sur les résidents d'Istanbul tout en explorant les quartiers des deux rives du Bosphore. Aramis Kalay et Meghan Nuttall Sayres espèrent que cette exposition, qui se tiendra dans de nombreuses villes aux États-Unis et en Europe, permettra de surmonter les pré-

jugés des Occidentaux envers les personnes vivant au Proche-Orient et au Moyen-Orient.

Il est possible de découvrir « Streetwise Istanbul » dans la salle d'exposition du Centre culturel et communautaire turc de Sancar à Chapel Hill (Caroline du Nord, États-Unis) jusqu'au 22 août 2021.

* Irem Mirza

